

PROLOGUE

*“In days like these,
I’m in command of the flesh
while I fade away, I ride the virus lane...”*
Rüdiger Hennecke (*Morgoth*)

*“Alles nur künftige Ruinen
Material für die nächste Schicht
Melancholia,
Scwebt über den Neuen Staat,
Und über dem Land...”*
Blixa Bargeld (*Einstürzende Neubauten*)

Moscou, 23 janvier 205...

Peut-être Gregori aurait-il agi différemment s’il avait appris qu’il ne lui restait plus qu’une demi-heure à vivre.

Mais bien sûr, il ne pouvait pas le savoir.

Il se livrait à son exercice habituel avant chaque mission. Il s’efforçait d’oublier les tressautements du camion blindé sur le béton défoncé des *prospekts*, le paysage sinistré qui défilait derrière les vitres sous un ciel grisâtre, les monosyllabes qu’échangeaient ses collègues des Brigades d’Intervention. Il faisait le vide dans son esprit, puis revoyait les immenses paysages verdoyants de son Ukraine natale ; les champs, le bleu du ciel, les rayons du soleil sur sa peau, les senteurs fraîches du printemps, le relent d’asphalte surchauffé des routes en été, le froid vif et revigorant de l’hiver, la couche immaculée de neige recouvrant le monde de sa blancheur ouatée, transformant la campagne en un royaume de silence, paisible et figé dans l’attente du regain...

Un paradis, indéniablement, mais pour lui, un paradis perdu. Perdu le jour où son père était mort en lui laissant une exploitation agricole moribonde, une des dernières propriétés indépendantes face aux immenses collectivités des multinationales, celles qu’on appelait les *kapitalistkhozés* en référence à un passé qui n’était pas meilleur, certainement pas, juste différent. Les *Kapi* avaient tout pour elles : la puissance, les hommes, l’argent, même la loi. Les banques leur appartenaient et la police était à leurs bottes. Résister était futile.

Il avait pleuré lorsqu’il lui fallut abattre de ses mains ses dernières pièces de bétail qu’il était incapable de nourrir. Il était parti, emmenant son chien, Ilya. Parti dans sa vieille camionnette bringuebalante, sans trop savoir où il allait.

Ilya était chien de berger, fils d’une longue lignée rompue à l’art de rassembler les bêtes ; une fonction immémoriale qui imprégnait leurs gènes. Sans animaux à garder, la brave bête avait perdu toute joie de vivre et était morte six mois plus tard, de langueur et d’inaction, selon la tradition slave. Et bizarrement, Gregori avait eu l’impression de voir disparaître avec lui un nouveau fragment de l’ancienne Russie, fière et conquérante.

Peut-être aurait-il dû aller à Saint-Petersbourg, la fameuse “Pieter” qui, disait-on, était à nouveau florissante. Mais il avait échoué à Moscou. Encore un mauvais choix.

Ici, à Moscou, il ne neigeait jamais à cause de l’effet de serre. L’hiver y était long, triste, avec un relent de mort et de désolation, comme si le printemps n’était qu’un mirage inaccessible.

Il ouvrit les yeux ; revint ici et maintenant. Dans les quartiers qu'ils parcouraient, livrés aux rats et aux épaves humaines, les habitants se terraient dans leurs appartements—ceux qui en avaient encore—calfeutrés derrière leurs portes blindées. Les grandes avenues vides bordées de mornes bâtiments gris post-communistes pourrissants donnaient l'impression qu'un cataclysme avait définitivement achevé les humains pour ne laisser qu'une planète tentant vainement de réparer les dommages qu'ils lui avaient infligé.

Mais il n'était plus temps de rêver, parce qu'ils étaient arrivés à destination, et Lev, le chef du groupe, aboyait des ordres, *bistro, bistro*, vite, vite, et les portières du véhicule blindé étaient à peine ouvertes qu'il fallait se précipiter dehors—grande claque de froid humide sur son visage—rompre le silence ambiant du claquement de ses bottes et du fracas des fusils Kalenko qui s'entrechoquaient, et les miliciens s'égaillaient, tous noirs dans leurs tenues de commando sur le béton gris, sous le ciel gris, tels des cafards fonçant vers l'abri d'un immeuble. Au-dessus de la tour, l'hélicoptère à turbines Zil qui se découpait sur ce fonds atone, surveillant les opérations via ses multiples antennes—et restant en contact direct avec le chef pour lui transmettre toute donnée utile—évoquait plutôt un bourdon hérissé de pédoncules sensoriels.

C'était une grande tour telle qu'on en avait construit au milieu du siècle dernier pour les ravalier sans cesse au début du XXI^{ème} siècle, car elles avaient une fâcheuse tendance à tomber en morceaux. Les murs gris avaient quelque chose de lépreux, malsain. Gregori toisa les quarante mètres du bâtiment—pas une lumière, pas un signe de vie derrière les fenêtres aveugles—puis Lev cria, *bistro, bistro*, et il suivit à nouveau ses camarades.

Ils avaient subi un briefing avant de partir en mission. La cible était un homme seul et, pourtant, dangereux ; un Arménien, avait-on murmuré, enfin, un des derniers de Moscou, si toutefois la rumeur était vraie. Terroriste ? Néo-communiste ? Mystère.

Pourquoi tout ce déploiement de forces pour neutraliser un homme seul ? Mais, Gregori le savait bien, la milice aimait se donner en spectacle. Rien de tel qu'une vingtaine de guerriers casqués, blindés et bardés d'armes martelant le béton au pas de course pour impressionner l'homme de la rue et le dissuader de faire des bêtises.

La brigade d'intervention passa les doubles portes brisées du bâtiment, ignora les ascenseurs—certainement en panne—pour filer sur le côté du grand hall ; vers une double porte presque dérobée donnant sur les escaliers. Qu'ils montèrent quatre à quatre—vision fugitive d'une *babouchka* maigre au regard effaré, vieillie avant l'âge, plantée sur son palier—manquant de dérapier sur le béton élimé et fendu des marches, continuant, encore et encore dans une pénombre glauque, Lev en tête, monter, coordonner sa respiration et les battements de son cœur au rythme de sa course, monter mécaniquement, jusqu'à l'arrivée à un étage—il ne sait pas lequel—son esprit se noie dans le tourbillon des missions ; combien en a-t-il effectué comme ça, il ne sait pas, elles se ressemblent toutes, une terrible, une affreuse routine aux relents de terreur et de brutalité, *Boud'mo*, ou *Boljemoï*, comme disaient plus volontiers les Moscovites, est-ce vraiment ainsi que les hommes vivent ?

Le couloir de béton. Une porte. C'est là, là derrière, que se tapit l'ennemi.

Oleg, l'artificier, retira l'appareil qu'il tenait derrière son dos, retenu par une sangle, un gros rectangle de métal compact et anti-choc que les hommes appelaient l'ouvre-boîte, en un raccourci saisissant. Il l'installa à un mètre de la porte et s'agenouilla derrière lui. Une pression en un point dissimulé sur le métal vert olive et, dans un bruit incongru de ressort qu'on détend, apparut un petit clavier issu de la surface lisse de l'engin. Oleg y pianota rapidement, faisant naître au-dessus de ce dernier un écran protégé par un rideau coulissant de métal. Un rectangle de lumière verte embrumée jaillit du corps de l'appareil et encadra les montants de la porte : le logiciel régissant l'ouvre-boîte calculait automatiquement la résistance du panneau, ses points faibles, l'emplacement des gonds. Puis les lasers se mirent en action, riches de toute ces données. Les minces faisceaux rouges rongèrent les points stratégiques ainsi définis, puis, avec un *bip* discret, disparurent soudain comme un pantin sortant d'une boîte—à l'envers.

Oleg repoussa le clavier ; l'écran se cacha derrière son rideau de protection. Toute l'opération n'avait pas duré plus de trente secondes.

Comme à chaque fois, Lev se chargea de donner le fatidique coup de pied. La porte s'abattit d'un bloc, raide et droite, dans un fracas de tonnerre.

L'appartement-cible était plongé dans l'obscurité. Une bouffée rance leur jaillit au visage, mêlée au relent doucereux de la mort.

Soudain, d'instinct, Gregori sut que cette mission-là ne serait pas comme les autres. Il n'eut pas vraiment peur, non, il ressentit plutôt une sensation étrange, comme si des papillons noirs voletaient au cœur de son estomac.

Les hommes allumèrent leurs télémètres-masers et actionnèrent les écrans à infrarouge de leurs casques. Les ténèbres se muèrent en une sorte de pénombre rougeâtre striée par le pinceau vert des faisceaux-masers ; les contours du vestibule se firent de plus en plus clairs au fur et à mesure que les écrans s'adaptaient à la luminosité, ou son absence.

C'est donc dans une pénombre épaisse et collante comme une soupe de pois que les miliciens firent leur entrée dans l'appartement, leurs armes braquées dans toute les directions, les sens aux aguets.

Suspect dangereux, avait dit le communiqué.

Au-delà du vestibule s'étendaient de vastes pièces oblongues encombrées de tout un fatras d'objets divers : classeurs, gadgets, feuilles éparées, matériel informatique démodé. Gregori remarqua quelques posters punaisés aux murs. Une vue aérienne de New York. Un Oncle Sam barbu, coiffé d'un haut de forme, tendait un index volontaire. Une reproduction d'une affiche de cinéma du siècle dernier, où un couple de jeunes gens propretts surplombait la proue orgueilleuse d'un bateau voué à se fracasser contre un iceberg. Sur une porte, un trompe l'œil grandeur nature représentait un monstre insectoïde, tous crocs et griffes dehors, qui semblait fracasser le panneau pour attaquer le premier humain venu. Le portrait d'un chanteur de techrap célèbre il y avait une trentaine d'années. Et toute sortes de reliques à la gloire d'une Amérique de carte postale, témoignages dépassés d'un idéal factice que la désintégration finale des USA, devenus une théocratie frileusement repliée sur elle-même, avait achevé de rendre à la fois obsolète et mythique, mais que certains vénéraient en tant que créateurs de l'univers virtuel et d'une imagerie propagandiste. Ignorant qu'à l'origine, l'archaïque Internet avait été une extension d'usage essentiellement militaire. Et qu'il était mort de sa belle mort, ultra-fliqué et rentabilisé jusqu'au trognon par ses créateurs même, pour renaître de ses cendres. C'est alors que, *mutans mutandis*, était né l'univers de la Trame, tellement plus riche, tellement plus versatile... Là s'arrêtaient les connaissances de Gregori en la matière. Un milicien, un soldat, quel que soit le nom qu'on lui donne, n'est pas censé être cultivé, au contraire...

Les faisceaux-masers dansaient un ballet incongru dans l'appartement silencieux. Pas un bruit ; pas un mouvement. Finalement, la voix de Lev retentit dans les écouteurs de son casque.

– C'est bon, les gars. La lecture thermique de l'hélico est négative. Y'a plus rien de vivant là-dedans.

Il y eut un grognement collectif de soulagement. Pourtant, cette étrange impression qui s'était emparée de Gregori lorsqu'il était entré dans ce sépulcre refusait de le quitter.

Et il sentait toujours cette odeur doucereuse de mort et de pourriture.

Il entra dans ce qui devait être le salon : une pièce rectangulaire toute en longueur, plus grande que son propre studio. Les autres miliciens farfouillaient mollement dans l'appartement. Ceux qui avaient trouvé la cuisine devaient déjà avoir inventorié le frigo pour se partager son contenu, les autres cherchaient un éventuel butin. Il faut bien respecter les traditions...

Le salon était plongé dans l'obscurité, comme le reste de l'appartement. Il était cependant pourvu d'une vaste verrière panoramique qui s'étendait sur toute sa largeur. Gregori crut que le propriétaire avait tiré les rideaux, puis se ravisa. On avait passé une couche de peinture noire sur le verre pour le rendre opaque.

Ce détail n'eut rien pour le rassurer. Qui peut bien vouloir s'enterrer dans d'éternelles ténèbres ?

Il se tourna vers le mur contigu à la fenêtre, sur sa gauche. De vieux écrans d'ordinateurs montaient la garde sur les étagères, tels des monolithes aveugles posés sur un autel voué au dieu informatique.

Et un peu plus bas...

Le cœur de Gregori jaillit pour se coincer dans sa gorge.

Ç'avait été un de ces chiens de défense génétiquement altérés, un magnifique Rottweiler au poil feu et noir, mais complètement reconfiguré grâce à l'emploi des nanotechnologies ; il le reconnaissait néanmoins à sa mâchoire surdéveloppée. Mais l'animal ne protégerait plus personne, maintenant. Ses pattes noueuses étaient tordues et convulsées, ses muscles raidis selon des angles improbables. Il n'avait pas eu une mort paisible, loin de là. Gregori remarqua que la laisse en cristacrier, attachée à un anneau profondément enchâssé dans le mur, portait quelques éraflures. Et les mâchoires de la pauvre bête étaient maculées de sang séché.

Il avait tenté de ronger sa chaîne. On l'avait abandonné là pour qu'il meure de faim et de soif. Bon Dieu. Qui pouvait commettre une horreur pareille ?

Au-delà de la compassion que ressentit Gregori pour l'animal—flashes du malheureux Ilya et de son regard d'une tristesse infinie, peu avant sa mort—que serait devenu Ilya si on l'avait rendu méchant en le torturant à répétition, si des chirurgiens avaient trituré jusqu'à son essence pour en faire une machine à obéir ?—une question naquit dans l'esprit du milicien.

Les nanotechnologies étaient inaccessibles au commun des mortels. Un tel chien valait une véritable fortune. Le laisser mourir équivalait à acheter la plus luxueuse des voitures pour la jeter dans la Volga.

Qui pouvait faire une chose pareille ?

Et pourquoi ?

Gregori se retourna du désolant spectacle et se dirigea vers l'autre côté de l'appartement.

C'est là, dans une petite niche installée derrière une étagère qui devait servir de paravent, qu'il trouva le second cadavre.

Interdit, il enregistra le spectacle éclairé par un rai de lumière : on avait ménagé une petite fenêtre ronde d'une trentaine de centimètres dans la couche opaque scellant la fenêtre. Le rayon de soleil tombait sur un étrange assemblage : un ordinateur qui semblait dernier cri, encore allumé—un économiseur d'écran montrait une faucille et un marteau sur fond rouge, le symbole de l'ex-URSS devenue depuis l'Union Soviétique, la Russie, puis la Fédération Russo-Balkanique, puis plus grand-chose, et son utilisateur, un jeune homme maigre au teint cireux vêtu d'une fausse chemise Hawaïenne, au cheveux rasés sur le haut du crâne pour laisser une couronne ébouriffée et mousseuse entourant les tempes, selon la mode actuelle, un type d'une vingtaine d'année dont les yeux fixes scrutaient sans le voir le symbole d'une époque révolue.

Puis Gregori remarqua les trois cylindres de plastique, gros comme des bouteilles d'un litre chacun, et les trois liquides différents qu'ils contenaient, et vit s'allumer une lumière rouge sur le socle noir retenant les cylindres, et vit se mélanger les liquides et, lorsqu'ils se mirent à bouillonner, sut qu'il était irrémédiablement, inévitablement, déjà mort.

Il leva les yeux sur l'ordinateur. Le fonds d'écran venait de disparaître et un message, sans doute activé par la microcaméra intégrée, venait d'apparaître, se détachant sur un rideau de flammes animé par un programme élémentaire.

You're terminated, man !

Gregori ne parlait pas l'Anglais, mais il était inutile de lui faire un dessin.

Durant cette dernière seconde, son regard se porta vers la petite fenêtre forée dans la vitre, et il entrevit la perspective infinie des toits de Moscou, si lointains, entrecoupés de vallées sombres, jusqu'à l'horizon où se dessinait un méandre de la rivière Moskva entre cet assemblage géométrique plusieurs fois millénaire, et au loin, dans l'horizon poussiéreux, entre les brumes des

nuages, une vague, pâle suggestion de soleil, et il eut le temps de se dire qu'il n'avait jamais vu Moscou de si haut, et eut le temps de la trouver presque belle.

Puis l'explosion le désintégra.

Les rares observateurs virent soudain jaillir des flammes orangées qui débordaient de toute les fenêtres de l'immeuble, telle une couronne embrasée. Puis vint le terrifiant grondement d'apocalypse qui leur arracha les tympanes et les laissa là, aveuglés par la douleur, sourds, retenant entre leurs mains les flots de sang qui coulaient de leurs oreilles.

Le souffle emporta l'hélicoptère Zil, qui se tenait en vol stationnaire à quelques dizaines de mètres du bâtiment, et parut l'aspirer vers le bas. Le pilote tenta de redresser, en vain : il vit tournoyer une paroi grisâtre, puis l'engin alla s'écraser contre un second bâtiment, heureusement désert ; le Zil fracassa sous son poids les cloisons du dixième étage, le plancher céda, et il laboura de ses pales blindées la façade du bâtiment pour être éjecté au niveau du cinquième étage. L'épave alla s'écraser dans la rue, sans faire de victimes supplémentaires. Quelques secondes plus tard, un court-circuit embrasa l'essence de ses réservoirs, et il explosa en un *bouf* peu spectaculaire, suivi d'une éruption de flammes orangées.

Entre-temps, les fondations du premier immeuble, déjà bien attaquée par l'érosion, cédèrent et le bâtiment tout entier s'effondra sur lui-même et redevint poussière de ciment.

Le grondements de tonnerre fit vibrer toute les structures à deux kilomètres à la ronde. Les habitants, effrayés, la sueur au front, se précipitèrent vers les fenêtres pour tenter d'apercevoir quelque chose, puis ils foncèrent sur leurs archaïques radios dans l'attente d'un communiqué rassurant.

L'onde de choc se délita peu à peu. La poussière retomba sur le carnage. Bientôt, les ambulances sillonnèrent les *prospekts* pour aller chercher les victimes aux tympanes explosés.

Puis Moscou retomba dans sa longue, immémoriale torpeur.

A Kowloon, à l'autre bout du monde, au même moment...

On l'appelait Le Hollandais, mais il n'avait pas vraiment d'autre nom.

Il faisait partie de ces êtres sans état civil, sans existence légale qui hantent le port de Hong Kong et son quartier chaud, lieu de tous les vices.

Sa mère n'était qu'une prostituée du port qui, comme bien d'autres, avait voulu laisser une trace de son existence en ce bas-monde, existence qui, en cet univers sans pitié, avait de fortes chances d'être prématurément écourtée. D'après la légende, son père était le plus grand de tous les matelots, un géant blond qu'on appelait lui aussi le Hollandais, qui avait écumé les tripots pendant une semaine avant d'être appelé en un autre point du globe.

Il lui avait légué sa stature : dans un monde de Chinois à la taille limitée, le Hollandais culminait à près de deux mètres, et son teint pâle et ses cheveux blonds cascadeant sur ses épaules lui valaient un certain succès auprès des demoiselles du quartier. Quant à sa mère, elle était partie chercher fortune vers l'Europe lorsqu'il fut en âge de subvenir à ses besoins, c'est-à-dire assez tôt, selon les critères locaux.

Par contre, si son corps s'imposait par sa simple présence, personne ne savait où était passé son esprit. Certains parlaient d'un choc qu'il aurait reçu durant son enfance, alors qu'il se faisait rudoyer par son père ; mais celui-ci avait disparu bien avant sa naissance. On disait qu'il était loin d'être bête, mais que son sourire niais garantissait sa survie dans l'univers où il évoluait. D'autres prétendaient qu'il cachait bien son jeu, ce qui était plus discutable.

Le Hollandais vivait donc au jour le jour, au hasard des travaux du matin fournis sur le marché des docks ; ce qui n'avait rien d'original en soi, puisque des centaines d'autres hommes vivaient de la même façon fruste. Il semblait content de son sort. Le Hollandais louait une minuscule chambre en ville—mais c'était toujours un lit à peu près propre—ses bras étaient capables de transporter n'importe quelle charge et, à la fin de la journée, il payait parfois sa tournée de bière ou de *Mei Kwei Lu* dans les tripots qu'il fréquentait. Il jouait parfois au *mah-jong*

avec les autres, voire au *pai gow*, cet autre jeu beaucoup plus extrême, beaucoup plus destructeur, mais jamais il ne s'était endetté au point de se livrer corps et âmes à un maître des Triades quelconque.

De même, s'il levait le coude comme tous les autres, il ne s'était jamais adonné à une de ces nouvelles drogues qui font oublier la crainte du lendemain, et on ne l'en respectait que davantage parmi les contremaîtres des docks.

C'est ainsi que se poursuivait son existence. Parfois, lorsqu'il n'y avait pas de travail, le Hollandais s'asseyait sur les pontons et regardait passer les avions qui défilaient pour atterrir sur les deux aéroports de Hong Kong ; ou bien les cargos qui quittaient le port pour rejoindre des pays lointains ; et à ce moment, ce qui se passait dans sa tête n'appartenait qu'à lui.

Jusqu'au jour où son nom fut prononcé dans une pièce enfumée ; où, en quelques mots, on conclut que, somme toute, personne ne s'inquiéterait de sa disparition soudaine. On croirait qu'il s'était embarqué clandestinement pour Taïwan ou ailleurs, ou était tombé à l'eau un soir de cuite, qui sait ? De l'argent avait changé de mains ; des hommes étaient repartis chacun de leur côté.

Ce soir-là, quelqu'un à l'air vaguement étranger avait rencontré le Hollandais dans un bar du port et lui avait offert bière sur bière jusqu'à une heure avancée de la nuit ; ils étaient alors partis ensemble, chassés par le patron fatigué, et personne ne les avait jamais revus.

Et l'univers de Kowloon avait bien vite absorbé la disparition du Hollandais. Allez savoir ce qui peut passer par la tête de ces diables de métis ?

Deux événements simultanés dans deux endroits du monde éloignés par des milliers de kilomètres de distance. Deux destins qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Et pourtant...